

Voyages

François Barcelo, *Ailleurs en Arizona*, Montréal, Libre Expression, 1991, 154 p.

Marie Gaudreau, *Les Âmes soeurs*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 170 p.

Raymond Plante, *Avec l'été*, Montréal, Boréal, 1991, 160 p.

Gabrielle Pascal

Number 63, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1991). Review of [Voyages / François Barcelo, *Ailleurs en Arizona*, Montréal, Libre Expression, 1991, 154 p. / Marie Gaudreau, *Les Âmes soeurs*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 170 p. / Raymond Plante, *Avec l'été*, Montréal, Boréal, 1991, 160 p.] *Lettres québécoises*, (63), 24–26.

François Barcelo, *Ailleurs en Arizona*, Montréal, Libre Expression, 1991, 154 p., 16,95 \$.

Marie Gaudreau, *Les Âmes sœurs*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 170 p., 16,95 \$.

Raymond Plante, *Avec l'été*, Montréal, Boréal, 1991, 160 p., 15,95 \$.

Voyages

On voyage beaucoup chez nos auteurs et ils ont chacun une manière personnelle d'effacer les distances.

ROMAN
Gabrielle Pascal

Si vous connaissez François Barcelo, vous retrouverez avec plaisir son personnage de Benjamin Tardif, Québécois qui aime l'étranger et les étrangères. Sinon, vous ne pourrez guère voyager à meilleur compte qu'en découvrant cet auteur dans *Ailleurs en Arizona*, son huitième roman.

Au pays de la facétie

Préparez-vous à un voyage pas comme les autres. Dans ce roman, on n'arrive vraiment nulle part, on n'entre dans aucun restaurant gastronomique et on ne découvre pas de paysage inoubliable. L'auteur vous convie à un faux voyage d'aventures, à un faux récit policier et, presque, à un faux roman d'amour. La chose la plus surprenante, c'est que tout ce faux vous apporte une distraction si vraie que vous dévorez son texte jusqu'à sa dernière ligne. Il vous suffit d'attacher vos ceintures avant de vous envoler pour le pays de la Facétie où le vrai, comme on sait, a toujours été un peu méprisé.

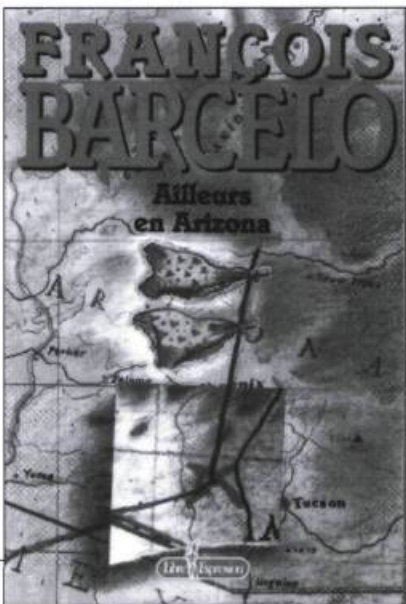
Si vous sentez que vous perdez l'équilibre, accrochez-vous à un des personnages. Il y a Benjamin Tardif qui vient d'arriver à El Paso, de Montréal, et qui traverse l'Arizona dans un Westfalia vieux rose en compagnie d'une belle Noire dont il est amoureux, Soutinelle Case. Comme l'auteur sait que dans la vie tout avantage a son revers, il a placé derrière les deux amoureux le demi-frère de Soutinelle, Justin Case, ex-shérif. Ce personnage assez indéfinissable n'a vraiment qu'une seule fonction indubitable, c'est de porter malheur à qui s'en approche. Vous le prouver, ce serait nuire à l'effet de surprise qui joue un grand rôle dans ce roman. Mais croyez-moi sur parole...

Soutinelle est une belle fille qui ne parle pas le français. Ses activités principales consistent à se faire indéfiniment les ongles et à enfiler un deux-pièces rose sur son corps brun. Quand il lui arrive de réfléchir, cela lui attire des ennuis comme de se faire enlever. Mais en fait son seul objectif, c'est d'aller en Californie pour faire du cinéma à Hollywood.

Les personnages secondaires de ce roman ne manquent pas de couleur, eux non plus. Il y a d'abord Anita Bolduc, une Québécoise exilée en Arizona où le climat convient à la maladie dont

souffre son mari Fernand. Plus hospitalière qu'elle, cela n'existe pas. Toujours de bonne humeur et prête à ouvrir une boîte de *chili con carne*, elle est la vivandière de nos voyageurs à qui elle apporte le réconfort. Car les chemins sont moins sûrs qu'ailleurs là-bas et ils ont une manière d'avaler une voiture et de la digérer qui vous laisse rêveur. Le voisin des Bolduc est un certain Willy Bandy qui partage volontiers ses bières mexicaines avec nos héros. C'est un brave homme, mais vous savez comme moi que les passions peuvent troubler la raison des plus sages. Il faut bien dire que c'est le cas de Willy, même si l'auteur, qui a bon cœur, l'innocente finalement, au nom de l'amour bien entendu.

Le plus complexe de ces personnages secondaires est certainement un Indien à la double identité, Down-By-the-riverside et D. B. Teahar... Il est conducteur de dépanneuse et dissimule pudiquement un doctorat en mathématiques. Il y a là des pages remarquables sur les recherches en général et particulièrement en statistiques appliquées aux loteries. Je ne vous en dis pas plus, ne voulant pas mettre en faillite *Loto-Québec*. On rencontre aussi Carmen Boquilla dont le *Carmen's Paradise* a récemment perdu ses clients. En dépit de ses robes à volants, elle vient tout droit de la Saskatchewan. L'auteur veut ainsi nous montrer combien l'ailleurs est difficile à atteindre, même en Arizona.



Le message de Barcelo

Pour ceux qui croient que le rire n'est pas le propre de l'être humain parce qu'ils sont incapables de s'y abandonner — et on est toujours surpris d'en découvrir le nombre — j'ajoute qu'il y a des aperçus fort sérieux dans ce roman. J'ai remarqué que l'auteur s'intéresse particulièrement à l'enseignement du français langue seconde. Il parle aussi très bien de l'identité, mais sans jamais en avoir l'air. Et il montre avec subtilité la hiérarchie que les groupes recréent partout, pour leur usage croirait-on, mais au fond pour leur plaisir. Toutefois, son vrai sujet, c'est le français langue première chez nous, l'incapacité de le transmettre et, quand on le maîtrise, sa triste



François
Barcelo

vocation finale qui est d'être traduit... Barcelo sait exprimer en quelques mots la détresse de ceux qui ne parlent pas la même langue, comme l'illustre le dialogue suivant :

Soutinelle Case : What does she say ?

Anita Bolduc : Qu'est-ce qu'elle dit ?

Benjamin Tardif : Elle dit «Qu'est-ce qu'elle dit ?»

Soutinelle Case : And now, what does she say ?

Benjamin Tardif : She just says : «What does she say ?»

(p.26)

N'espérez pas pour autant trouver ces énoncés sérieux séparés des facéties. Comme dans tout produit vraiment savoureux, les éléments de ce roman sont parfaitement intégrés. Si vous voulez mon avis, l'auteur l'a fait exprès pour qu'on ne puisse accéder aux uns qu'en passant par les autres. C'est là sa sophistication finale !

Les refuges de l'enfance

Dans *Les Âmes sœurs*, son premier roman, Marie Gaudreau qui est rédactrice publicitaire nous fait voyager dans le temps et dans le rêve. Ses deux héroïnes sont sœurs et, contre la terreur que leur a inspiré la vie, incarnée par des parents qui se battaient, elles ont trouvé refuge, enfants, dans la complicité de leur tendresse.

Pour atteindre les délices promis par les films d'amour, Suzanne, l'aînée qui a huit ans, a inventé un jeu dans lequel elle bande les yeux de Lucie, sa cadette de trois ans, et la couvre de caresses silencieuses. Ce rituel fait voyager celle-ci «loin, très loin de son corps, de son lit, de sa chambre, de la maison» (p. 14). Découvertes par les religieuses de leur couvent, elles ne réagiront pas de la même manière. Lucie restera marquée par une culpabilité dévorante tandis que

Suzanne trouvera là l'occasion de s'affirmer.

Sur notre enfance se bâtit notre vie adulte, nous rappelle l'auteure qui fait de cet épisode le creuset de l'existence adulte des deux héroïnes. L'une voudra devenir femme, l'autre pas, tout obsédée qu'elle est par le désir d'absoudre «sa féminité maudite» (p. 77). Suzanne étudiera la peinture et fera face aux combats quotidiens, dans sa vie privée et professionnelle. Lucie poursuivra sa lutte contre le réel. Cette opposition n'est pas sans rappeler Carmen et Mari-Lou, les deux héroïnes de *À toi pour toujours ta Mari-Lou*, sans doute la pièce la plus puissante de Michel Tremblay.

Le rêve contre la vie

Comme l'auteure le montre avec lucidité et sans moralisme, le refus des aménagements nécessaires peut mener aux situations les plus compromettantes. Le réel que Lucie cherche à évacuer de sa vie par le mensonge la rattrape et l'asservit puisque actrice sans travail elle se retrouve danseuse nue dans un club.

Dans ce rôle, cependant, avec une persistance presque héroïque au service de l'illusion, Lucie s'obstine à nier la réalité. Elle parvient même à regarder en face les clients du club et «ce sont eux qui baissent les yeux» (p. 52). Elle réussit aussi à imposer pour un temps un numéro de

danse sur la musique de Saint-Saens, *Le Cygne*, où elle évolue déguisée en oiseau, véritable allégorie de l'art bafoué. Les descriptions de ses évolutions sont faites avec talent. L'auteure donne une noblesse à ce rôle asservissant en décrivant le corps féminin avec une belle complicité érotique. En imposant ainsi le mouvement autonome de la danseuse, elle l'arrache à l'humiliation : «Tous ses gestes ne semblent procéder que d'un seul mouvement, comme une roue parfaitement équilibrée [...] Elle tend les bras pour agripper ses chevilles écartelées et puis ses mains remontent lentement le long de la face interne de ses jambes, jusqu'à l'aîne, jusqu'à la toison rousse et brillante qu'elles recouvrent un bref instant pour mieux la dévoiler» (p. 53). Ce corps qui, dans la vie, est la grande honte de Lucie, son plus grand échec, «ce sexe comme une plaie ouverte dans la chair de son enfance» (p. 84), est promu ainsi, par la magie du verbe, à une liberté totale.

Face au combat de tranchée que mène Lucie, Suzanne lutte en plein jour au Québec et à l'étranger pour survivre dans les milieux de la peinture. L'auteure parle avec lucidité de la modernité et de ses leurre, comme aussi, avec un humour savoureux, du monde de la publicité. Tout le chemin qu'a parcouru Suzanne est résumé ainsi : «Je ne me mets plus au monde chaque fois que j'entame une page blanche.» (p. 126)

En se retrouvant, vingt-cinq ans plus tard, les deux sœurs ne parviennent à établir ni la complicité de l'enfance ni un rapport d'adultes. Lucie se sent trahie par Suzanne qui, elle, découvre avec stupeur l'attitude suicidaire de sa sœur. On l'a compris, Suzanne et Lucie animent une dialectique de la vie contre la mort, leur dialogue peut se lire comme celui d'une même conscience, divisée. D'un côté, l'appel vers l'idéal fige l'être dans un refus de la vie, de l'autre se fait une adaptation aux contingences. Par cette opposition dont nous connaissons tous les tensions, ce roman nous touche. On y trouve aussi de belles pages d'un érotisme original où le corps de la femme, offert en pâture, sort victorieux de son épreuve par le pouvoir du verbe. Il y a parfois dans ce premier roman des ruptures de ton, mais elle ne nuisent guère à ce voyage nostalgique dans l'enfance.

Jeunesse et nostalgie

Voulez-vous rêver à vos vingt ans, retrouver vos stars et vos airs favoris d'alors, rire et pleurer sur ce qu'il reste de vos espoirs ? Lisez *Avec l'été*, le dernier roman de Raymond Plante qui vous invite, lui aussi, à un voyage dans le passé. Il a beaucoup écrit pour les jeunes et dans ce troisième récit pour adultes, il réussit à conjuguer ses goûts pour l'écriture et pour la jeunesse.

Son héros, Bernard Sauvageau, parle à la première personne, avec des rires et de la tendresse, de ses vingt ans auxquels ont succédé deux décennies. Il a eu avec sa femme une fille, Manuelle, qui a justement dix-neuf ans. Après leur séparation, le meilleur couple qu'il ait formé, c'est dans sa vie professionnelle, avec Florence qui, à soixante-dix ans, réussit à oublier la menace de la mort en buvant deux fois par jour, comme un médicament, sa rasade de gin. Florence a choisi Bernard pour diriger son magasin où l'on vend des affiches de Brando et de Marilyn.

Le récit commence à la fin d'un mois de mai et dure tout un été. La mort du père d'un ancien ami, Martin, donne à Bernard l'occasion de

Marie Gaudreau

Les âmes sœurs

roman



vib éditeur



PRISE DE PAROLE

le courant passe !

LA PRISON ROSE BONBON

Raymond Quatorze

Dans cette histoire rocambolesque, l'anti-héros, Raymond Quatorze, est entraîné avec force dans l'ouragan de son propre délire. Un roman choquant où la brutalité se frotte à la tendresse, où la violence frôle l'amour.

Roman, 1991, 256 pages, ISBN 2-89423-000-1, 23,95\$



COURTS MÉTRAGES ET INSTANTANÉS

Marguerite Andersen

Elle a en main une caméra imaginaire. Elle tourne des courts métrages de la vie secrète du coeur, saisis des instantanés de la vie quotidienne. Du bain révélateur de sa prose fluide, l'auteure a tiré 24 épreuves saisissantes d'humanité.

Nouvelles, 1991, 120 pages, ISBN 2-89423-007-9, 12,95\$



D'ÉCLATS DE PEINES

Brigitte Haentjens

D'éclats de peines, d'éclisses de colère et de lambeaux de tendresse, Brigitte Haentjens a fait une sorte de journal intime du deuil d'amour. À vif, sans pudeur, avec une authenticité que reconnaîtront ceux et celles que ce drame a connus.

Récit poétique, 1991, 56 pages, ISBN 2-89423-009-5, 10,95\$

D'ÉCLATS DE PEINES

Brigitte Haentjens

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANCO-ONTARIENNE, DES ORIGINES À NOS JOURS

René Dionne

Pour suivre la trame historique d'un peuple, c'est souvent les poètes qu'il faut d'abord consulter. Avec cette anthologie, c'est un patrimoine littéraire qui vient remettre l'actualité en perspective. Promoteur de la littérature de l'Ontario français, René Dionne a publié une *Bibliographie de la littérature ontarienne et franco-ontarienne*. Il a sur le métier une histoire de la littérature franco-ontarienne.

Essai, 1991, ISBN 2-89423-011-7

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANCO-ONTARIENNE, DES ORIGINES À NOS JOURS

René Dionne

DIFFUSION RAFFIN: 514-325-5553
DISPONIBLES CHEZ TOUTES LES BONNES
LIBRAIRIES

retrouver trois de ses complices de jeunesse. Martin est devenu acteur de télévision à New York et, depuis toujours, il offre avec Bernard un contraste total, lui qui se trouve beau et qui peut sourire sans jamais rien ressentir. Il y a aussi Hélène qui est belle sans y penser et ne rêve que de liberté. C'est la femme dont Bernard n'a cessé de rêver depuis vingt ans. La seule chose qu'il ait partagé avec elle autrefois, c'est l'émotion d'un avortement, alors qu'elle était enceinte de Martin qui n'en savait rien. Colette, elle, est une femme qui ne s'aime pas et qui a, avec son corps, des rapports difficiles. N'ayant pas osé se consacrer à l'étude du piano, elle attend dans une banque où elle travaille des avancements qui ne viennent que rarement.

Confidences et humour

Le narrateur ne nous parle pas de ses chagrins d'amour, il se contente de mentionner «Grand-Amour-éternel-numéro-X» d'une manière qui en dit long. En général, il ambitionne de rire de tout, ou presque. Et il nous convie à partager ce regard humoristique, embué parfois par l'émotion.

Martin qui prétend rester à Montréal pour régler des questions d'héritage demande à Bernard d'organiser un dîner de retrouvailles. Les heures qu'ils passent à écouter, en sortant du restaurant, des disques chez Hélène ne révèlent guère que leur inaptitude à vivre les nuits blanches d'autrefois. Ils passent quelques jours dans le Maine, et, pour Bernard et Hélène, c'est l'occasion d'une nuit d'amour qui donnera, un peu plus tard, un sens à leur vie.

On découvre que Martin avait des raisons moins innocentes de rester à Montréal et qu'il travaille pour la pègre. L'intrusion du monde du crime dans la vie tranquille de Bernard apporte un contrepoint utile. Cet épisode permet de mettre en relief le fait qu'il suffit de peu, dans la métropole, pour que les contraires se mêlent. Il montre aussi que l'irresponsabilité de Martin à vingt ans l'entraîne désormais dans des aventures où ses complices ne sont pas prêts, comme Bernard autrefois, à réparer ses erreurs.

Le fait que les portraits des personnages ne soient pas très fouillés ne dérange pas la lecture, car on comprend que l'essentiel est ailleurs dans ce roman. On suit en toute confiance l'auteur qui est un conteur de talent et ce qu'on aime le plus, c'est le ton de ses confidences quand il affirme : «Mes émotions me tiennent en vie, jamais rien de plus fort n'a pu me motiver». Au-delà des aventures de ses personnages et des quartiers de Montréal qu'il fait si bien vivre dans la chaleur de l'été un autre récit nous retient, celui d'un cœur impénitent qui bat pour nous entre les lignes.



Boréal



Raymond Plante